

Budapest-Porto.

Cher A.,

Notre Babylone nous torture tous les deux. La vie ne bouillonne probablement nulle part autant qu'entre Pest et Buda. Et j'ai le bonheur de la contempler depuis la grandeur granitique de Porto. La semaine dernière, j'étais assis à la gare de Sao Bento quand surgit un homme au béret bleu, chantonnant un air pour enfants. Il paraissait heureux, saluant un à un les navetteurs qui se pressaient sur le quai. Il ne recevait le plus souvent pour seule réponse qu'un ricanement de mouette. Une fois, il eût droit à un sourire cordial et une autre, à une main tendue. Nul pourtant – pas même le chef de gare - ne pensa un instant confronter à sa folie cet être qui s'avéra être fou. N'est-il pas délicieux, ce pays qui laisse un peu d'espace à celui qui s'écarte de la norme? Voilà pourquoi je l'ai quittée, notre Belgique qui s'effrite. Rationalisme et nationalisme ne laissent nulle place au doute. Celui qui ne mérite pas le titre de « flamand » ne sera au mieux qu'un « mauvais flamand ». Celui qui se fait entendre de façon un peu trop discordante n'est bon que pour la psychiatrie.

Cher W.,

Mon exil n'est que temporaire. Mais il me donne lui aussi quelque recul. Ce matin, j'admirais Pest baignée de lumière depuis mon bureau de la place Szentháromság. Je me disais que j'aurais pu aussi bien être en train de contempler le Douro depuis ta fenêtre. J'ai rêvé d'une Senne libérée. Puis, j'ai repensé à ce jour d'octobre 2006 où mon ami Xhevahir me fit visiter son village, dans les collines du Kosovo. Des petits cyclamens sauvages parsemaient les prés. Puis, à quelques kilomètres de là, au détour d'une route, il arrêta soudain sa voiture. Nous sortîmes, fîmes quelques pas. Nous étions à Reçak, un nom que la presse m'avait rendu familier. Devant nous, s'étendait la tombe de son père, tué, à côté de celle d'une quarantaine d'autres kosovars. Ce jour-là, j'ai pensé que son père aurait pu être le mien et j'en ai été effondré.

Nous ne saurons sans doute jamais ce qui s'est passé exactement à Reçak en janvier 1999. Il devait y faire froid, très froid. Et pourtant, malgré la souffrance de mon ami, ce ne fut pas l'animosité envers les auteurs de ces actes qui domina. Pourquoi? Probablement pas parce que les serbes du Kosovo y sont une minorité, comme nos francophones. Peut-être plutôt parce que le nationalisme, cette stupidité qui mène trop souvent à l'horreur, appelle presque autant la pitié que le dégoût. Dans ce Kosovo de 2006, il y avait des chars ici et là sur les routes. Et je me suis demandé pourquoi il me paraissait si improbable que les chemins du Pajottenland puissent devoir un jour connaître un tel destin.

Cher A.,

Hier, je traversais une fois de plus le Douro. Par le pont Dom Luis, dessiné par un élève d'Eiffel et construit par une firme de ... Willebroeck. La vieille Belgique industrielle grondait sous mes pieds tandis que je jetais un oeil vers le bas par le rétroviseur. Là, s'écoulait le Douro - cet « or » à portée de main - suivant son cours sans se poser de questions, à l'image de ce pays qui jamais ne douta de lui-même depuis que Dom Afonso Henriques fut déshérité par sa mère en 1128. En 900 ans, le Portugal s'est érodé en une nation sans pareil, où tous partagent la même langue et où l'on n'attribue pas systématiquement leurs défauts aux origines des personnes - à moins que l'on soit noir, tzigane, misérable, ou les trois à la fois.

Pourtant, c'est un pays qui, pour garantir son équilibre mental, doit lui aussi s'accrocher toujours plus au football. La nostalgie des temps illustres est telle que les portugais semblent se ratatiner à mesure que leur passé prend des atours à chaque fois plus glorieux. Logique

alors qu'ils se sentent broyés par une économie globale où ils ne peuvent plus briller par leur travail bon marché. Et où la force du nombre fait en sorte que le grand voisin espagnol attire à lui le pouvoir économique. Malgré cela, que ce soit précisément l'écrivain José Saramago qui se demande s'il ne faudrait pas s'acheminer vers une grande fédération ibérique, et ils préféreraient probablement mettre leur prix Nobel au ban, à moins qu'il ne s'en charge lui-même. Ne préférerais-je pas alors malgré tout le nationalisme belge que j'ai connu ? Celui qui, vêtu de guère plus que la vareuse des Diables, ne pouvait que susciter le rire, en ce compris le nôtre.

Cher W.,

En revenant dimanche par les routes du Maramures, longeant la Tisza, puis la Mara, j'ai été frappé par la gaieté des roumains de cette région. Tu aurais dû voir, dans ces campagnes printanières, les femmes endimanchées en jupes à fleurs et en foulard se rendre à l'église et se laisser photographier avec un plaisir manifeste. Et ce merveilleux cimetière de Sapânta aux couleurs vives, séparé de la lointaine Ukraine par une poignée de kilomètres seulement, juste au delà de la Tisza.

Sur la route, nous avons croisé un ou deux villages à forte population hongroise. Les uns - hongrois - se rendaient à leur messe, habillés d'une manière tandis que les autres - roumains - revenaient de la leur, habillés d'une autre. Je me suis dit que même sans frontière linguistique, les langues et les religions réussissent toujours, parfois en raison de simples contraintes du quotidien, à nous séparer. Et pourtant, ce qui me reste comme image, ce sont d'abord ces femmes roumaines fleuries rejoignant l'église devant laquelle les attendaient leur maris habillés de noir. Ce ne sont pas les hongrois, alors même qu'ils sont en Roumanie comme nos francophones, une minorité qui connut des heures plus heureuses et qui s'accroche. Et je me suis demandé pourquoi...

Cher A.,

L'idée d'une Senne libérée ne m'a plus quitté. Feuilletant avidement les pensées de Bernardo Soares, je découvris comment Pessoa fit dire à son aide-comptable que "sa patrie est la langue portugaise". Les patriotes de tous bords se sont évidemment saisis de cette phrase. Or, Soares écrit un peu plus loin qu'il lui importe si peu que le Portugal soit envahi. Ce qui le rend par contre malade, c'est une phrase à la syntaxe défectueuse.

Pessoa déconstruit le mythe de ses concitoyens. Chacun se construit une maison, la baptisant "patrie". On ne sait que trop peu ce que chacun y voit. Et c'est pour cela qu'il faut remettre à jour la Senne, et qu'elle doit irriguer la ville, plus large et plus belle que jamais. Sur ses rives, voyez ces plages, presque pareilles aux grèves du Danube, bordées d'arbres, pâturées par endroits de moutons. Et voyez ce pont majestueux, de fer et d'acier, qui l'enjambe.

Le long de la Senne nouvelle, l'on pourrait regarder et nager, boire et se noyer. Chacun, pourrait y porter sa propre patrie sur les épaules, que son sac soit chargé des pierres du nationalisme ou d'un fondamentalisme religieux, ou empli de la légèreté de se sentir chez soi auprès de ses amis philatélistes. Au bord de cette rivière qui nous unit et nous divise, la peur nous quitterait et nous pourrions reformer communauté. Plus guère de minorités qui s'agrippent et plus de majorités se comportant en victimes. Le bonheur retrouvé, qui se suffit d'un sac en bandoulière, se répandrait de lui-même.

Laisserais-je donc mon stylo pour me saisir d'une bêche, retournant chez moi une dernière fois ...?

Wouter De Broeck est journaliste au Tijd et écrivain. Lauréat d'un prix pour une de ses nouvelles, il fut artiste en résidence en avril dernier au PEN-Flandres à Anvers.

Axel Gosseries est philosophe, chercheur qualifié du Fonds de la recherche scientifique et professeur (UCL/FUSL). Ce texte fut écrit alors qu'il était Fellow au Collegium Budapest.

Notre proposition :

Un dimanche sans français ni néerlandais

Les journées sans voiture sont un succès. Mais nos deux principales langues nationales doivent elles aussi être remises à leur place, tout comme les véhicules pétaradants qui tendent trop à nous envahir. Organisons donc une journée sans français ni néerlandais, avec concerts uniquement dans des langues étrangères, projections de films muets, initiation à la langue des signes et au braille, à la reconnaissance des chants d'oiseaux et à la lecture des sonagrammes, voire même des séances de blind-date à communication non verbale. Nous verrons alors si nos luttes linguistiques en valent vraiment la peine.